

Simone Weil sur le nazisme, la question sociale et le colonialisme

Simone Weil (1909-1943) est une philosophe. Elle est partie en Allemagne en 1932-1933 pour observer la montée du nazisme et l'état du mouvement ouvrier. Plus tard, elle a travaillé une année en usine (en 1934-1935), puis elle est partie soutenir les Républicains en Espagne, elle a ensuite travaillé comme ouvrière agricole dans des vignes, elle a également participé à la Résistance en France, aux côtés du général De Gaulle. Un parcours éclectique qui comporte sa conversion à la chrétienté vers la fin des années 30 ; c'est d'ailleurs ce dernier aspect qui retient l'attention de la plupart de ceux qui écrivent à son sujet. Néanmoins, elle a été proche des anarcho-syndicalistes au début des années 30, quand elle a développé des théories qui méritent notre attention ; à la fin de sa courte vie, devenue chrétienne et s'étant éloignée du milieu ouvrier, elle est revenue sur la condition ouvrière dans son ouvrage « L'enracinement », avec des avis contradictoires, prônant aussi bien la libération du travail que l'obéissance au travail servile sans espoir de libération. Elle a aussi été une anticolonialiste acharnée, fustigeant l'attitude des gouvernants français. Revenons sur ce qui nous paraît le plus fructueux, sans poser de jugement d'ensemble sur les écrits de S. Weil.

Partie 1 Simon Weil et le nazisme

Simone Weil fit le voyage en Allemagne en août et septembre 1932 pour observer la montée du nazisme¹.

Elle part en Espagne rejoindre les Républicains en lutte contre Franco en 1936, mais est vivement frappée par l'indifférence au meurtre qu'elle retrouve dans les rangs de ses camarades de combat. Elle se blesse et rentre quelques semaines plus tard en France.

Elle participe à la Résistance en distribuant les *Cahiers du Témoignage chrétien*, journal clandestin d'un réseau organisé par les Jésuites de Lyon.

Elle parvient à rejoindre les États-Unis avec ses parents en 1942, mais dédaignant cette vie trop facile, elle fait tout pour rejoindre l'Angleterre et participer aux combats.

Là, elle rédige des articles pour la France libre, ainsi que son célèbre ouvrage *L'Enracinement, Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, qui soulève l'admiration de Camus.

À son grand désespoir, on lui interdit de rejoindre la France occupée pour des missions clandestines ; les risques sont trop élevés.

Sa santé décline rapidement. Déclarée tuberculeuse, elle meurt d'une crise cardiaque à 34 ans, en 1943, au sanatorium d'Ashford.²

Elle ne se fait aucune illusion sur la nocivité du nazisme.

« Mais, dans l'ensemble du mouvement hitlérien, la propagande nationaliste s'appuie avant tout sur le sentiment que les Allemands éprouvent, à tort ou à raison, d'être écrasés moins par leur propre capitalisme que par le capitalisme des pays victorieux ; il en résulte quelque chose de fort différent du nationalisme sot et cocardier que l'on connaît en France, une propagande qui, essayant en outre de persuader que la plupart des capitalistes d'Allemagne sont juifs, s'efforce de poser les termes de capitaliste et d'Allemand comme deux termes antagonistes. »³

« Telle étant la nature du mouvement hitlérien, il groupe ceux qui sentent le poids du régime sans pouvoir compter sur eux-mêmes pour le transformer ; la plupart des intellectuels, de larges masses dans la petite bourgeoisie de la ville et des champs, presque tous les ouvriers agricoles ; enfin un certain nombre d'ouvriers des villes, presque tous chômeurs. Si on ajoute de grands bourgeois, la plupart dans la coulisse, mais quelques-uns membres du parti, et un ou deux princes, on aura un tableau complet du mouvement hitlérien.

¹ Simone Weil, *Écrits historiques et politiques*, Éditions Gallimard, Paris, 1960.

² Source principale : <https://www.les-philosophes.fr/simone-weil.html>

³ *La Révolution prolétarienne*, n° 138, 25 octobre 1932 ; *Libres Propos*, nouvelle série, nos 10 et 11, 25 octobre et 25 novembre 1932 in *Écrits historiques et politiques*.

Leur mot d'ordre principal, c'est "contre le système" ; la transformation du système, eux aussi l'appellent révolution ; le système à venir, eux aussi l'appellent socialisme. Bien que le parti hitlérien nie la lutte des classes, et qu'il emploie souvent ses troupes d'assaut à briser les grèves, il peut fort bien aussi, comme on l'a vu lors de la grève des transports de Berlin, publier, en faveur d'une grève, des articles de la dernière violence, lancer des mots d'ordre impliquant une lutte acharnée des classes, traiter les réformistes de traîtres. »⁴

Des exemples : « En fait, jusqu'ici, la position de Hitler ne cesse de se renforcer, et la terreur hitlérienne de s'accroître (ordres formels à la police d'attaquer systématiquement les partis de gauche, et assurance que les meurtres qu'elle commettra seront toujours couverts [...]). »⁵

« Pour les travailleurs, la question qui est en suspens, c'est l' "Arbeitsdienst", ces camps de concentration pour chômeurs qui existent actuellement sous forme de camps où l'on peut aller volontairement (10 pfennigs par semaine), mais qui deviendraient obligatoires sous un gouvernement hitlérien. En ce moment n'y vont que les plus désespérés. »⁶

Simone Weil, choquée par ce qu'elle a vu en Espagne, défend un « pacifisme » qui en l'occurrence conduit aux pires catastrophes : « L'absurdité d'une lutte antifasciste qui prendrait la guerre comme moyen d'action apparaît ainsi assez clairement. Non seulement ce serait combattre une oppression barbare en écrasant les peuples sous le poids d'un massacre plus barbare encore, mais encore ce serait étendre sous une autre forme le régime qu'on veut supprimer. »⁷

Elle se range du côté de Léon Blum, dirigeant le gouvernement français, pour défendre la « neutralité » dans la guerre d'Espagne, abandonnant ainsi les Républicains en lutte contre Franco et ses sbires.

Elle en vient à accepter les premières guerres de conquête de Hitler : « La Tchécoslovaquie peut fort bien, soit parce qu'affaiblie par l'ablation de ses territoires allemands, soit pour éviter une telle ablation, devenir un satellite de l'Allemagne sans devoir sacrifier sa culture, sa langue ou ses caractéristiques nationales ; ce qui limite l'injustice. L'idéologie nationale-socialiste est purement raciste ; elle n'a d'universel que l'anticommunisme et l'antisémitisme. Les Tchèques peuvent interdire le parti communiste et exclure les Juifs des fonctions quelque peu importantes, sans perdre quoi que ce soit de leur vie nationale. Bref, injustice pour injustice, puisqu'il doit y en avoir une de toutes manières, choisissons celle qui risque le moins d'amener une guerre. »⁸

Cette attitude, au lieu de l'en empêcher, a encouragé Hitler à poursuivre les guerres de conquête, comme on le sait.

Au début de la guerre contre la France, Simone Weil prend une position claire, rompant avec le pacifisme d'antan. « Il n'y a pas besoin d'un tank ou d'un avion pour tuer un homme. Il suffit d'un couteau de cuisine. Quand tous ceux qui en ont assez des bourreaux nazis se lèveront ensemble, en même temps que les forces armées frapperont le coup décisif, la délivrance sera rapide. »⁹

Elle participera à la Résistance, aux côtés des Jésuites de Témoignage chrétien, avant de rejoindre en 1942 – après un détour par les États-Unis – la France libre et le général De Gaulle à Londres.

« La nation française ayant, en été 1940, abandonné tout souci de légitimité, le général de Gaulle a ramassé la légitimité jetée au rebut et s'en est constitué le dépositaire. Il l'a fait de sa propre initiative. Cette initiative n'a pas été contestée. Cette initiative non contestée fait de lui le dépositaire réel de la légitimité française jusqu'à ce que la nation soit en état de la lui réclamer. »¹⁰

Elle se proposera même pour effectuer des sabotages, en vain : « J'accepterais volontiers une mission dans une opération de sabotage. Quant à la transmission d'instructions générales, je pourrais aussi en être chargée

⁴ *L'École émancipée*, 23^e année, n° 12, 18 décembre 1932, in *Écrits historiques et politiques*.

⁵ *L'École émancipée*, 23^e année, n° 23, 5 mars 1933, in *Écrits historiques et politiques*.

⁶ Premières impressions d'Allemagne, *La revue prolétarienne*, 25 août 1932, in *Écrits historiques et politiques*.

⁷ *La Critique sociale*, n° 10, novembre 1933, in *Écrits historiques et politiques*.

⁸ *Feuilles libres*, 4^e année, n° 58, 25 mai 1938, in *Écrits historiques et politiques*.

⁹ Fragment - Après juin 1940, in *Écrits historiques et politiques*.

¹⁰ Simone Weil, *Écrits de Londres et dernières lettres*, Éditions Gallimard, Paris, 1957.

d'autant mieux que j'ai quitté la France seulement le 14 mai dernier, et que j'avais des contacts avec les mouvements clandestins. »¹¹ Elle a théorisé le passage à l'action, en opposition aux « appels » : « Quoique les appels à l'action soient indispensables, ils n'atteignent le plus haut degré possible de puissance persuasive que s'ils sont accompagnés par l'action elle-même, par l'infliction d'un dommage concret, matériel à l'ennemi. L'action elle-même constitue le plus puissant des appels à l'action et le stimulant le plus irrésistible.¹²

Partie 2 Simone Weil et la condition ouvrière

Les esclaves peuvent-ils se libérer par eux-mêmes ?

La condition d'esclave est celle des ouvriers : « [Une] ouvrière qui est à la chaîne, et avec qui je suis rentrée en tram, m'a dit qu'au bout de quelques années, ou même d'un an, on arrive à ne plus souffrir, bien qu'on continue à se sentir abruti. C'est à ce qu'il me semble le dernier degré de l'abaissement. [...] Quant aux heures de loisir, théoriquement on en a pas mal, avec la journée de 8 heures ; pratiquement elles sont absorbées par une fatigue qui va souvent jusqu'à l'abrutissement. »¹³

L'abrutissement, l'aliénation empêchent les ouvriers de se libérer, de devenir les acteurs d'une nouvelle société ; Marx et les intellectuels qui ont façonné des théories révolutionnaires n'ont pas trouvé la solution à ce dilemme : comment des esclaves pourraient-ils se libérer, même avec l'appui d'intellectuels proches d'eux ?

En 1934, Simone Weil appréciait Marx, tout en le critiquant vertement : « [L'on] se demande d'ailleurs comment Marx a jamais pu croire que l'esclavage puisse former des hommes libres. Jamais encore dans l'histoire un régime d'esclavage n'est tombé sous les coups des esclaves. »¹⁴

Malheureusement, l'Histoire confirme cette sentence. Les ouvriers ont pesé par des révolutions et des pressions multiformes qui ont modelé diverses sociétés, mais ils n'ont pas été en mesure de conserver le pouvoir, ils n'ont pas forgé de société nouvelle.

La perversion du mouvement ouvrier

En Belgique, comme en France, le mouvement ouvrier a été perverti par l'argent. « Il est une condition sociale entièrement et perpétuellement suspendue à l'argent, c'est le salariat, surtout depuis que le salaire aux pièces oblige chaque ouvrier à avoir l'attention toujours fixée sur le compte des sous. »¹⁵

« Quand on leur parle de leur propre sort, on choisit généralement de leur parler de salaires. Eux, sous la fatigue qui les accable et fait de tout effort d'attention une douleur, accueillent avec soulagement la clarté facile des chiffres. Ils oublient ainsi que l'objet à l'égard duquel il y a marchandage, dont ils se plaignent qu'on les force à le livrer au rabais, qu'on leur en refuse le juste prix, ce n'est pas autre chose que leur âme. Imaginons que le diable est en train d'acheter l'âme d'un malheureux, et que quelqu'un, prenant pitié du malheureux, intervienne dans le débat et dise au diable : "Il est honteux de votre part de n'offrir que ce prix ; l'objet vaut au moins le double". Cette farce sinistre est celle qu'a jouée le mouvement ouvrier, avec ses syndicats, ses partis, ses intellectuels de gauche. »¹⁶

« Qui donc, dans le mouvement ouvrier ou soi-disant tel, a eu le courage de penser et de dire, pendant la période des hauts salaires, qu'on était en train d'avilir et de corrompre la classe ouvrière ? »¹⁷

Comme souvent avec Simone Weil, les jugements sont trop catégoriques. Le mouvement ouvrier s'est battu pour autre chose que l'argent, pour les droits démocratiques, pour le suffrage universel, contre des lois injustes, etc. En Belgique, rappelons-nous, les grèves pour soutenir le juge Connerotte pendant l'affaire Julie et Mélissa. Mais il est vrai que la plupart du temps, c'est l'argent qui est au cœur des revendications. En 1936, pendant les grèves en France, à l'époque du Front populaire, Simone Weil participe à la joie des ouvriers et

¹¹ Lettres à Maurice Schumann, 30 juillet 1942, in *Écrits de Londres*.

¹² *Réflexions sur la révolte*, in *Écrits de Londres*.

¹³ *La condition ouvrière*, op.cit.

¹⁴ Simone Weil, *Oppression et liberté*, Éditions Gallimard, Paris, 1955.

¹⁵ Simone Weil, *L'enracinement*, Éditions Gallimard, Paris, 1949.

¹⁶ *Écrits de Londres* op. cit.

¹⁷ Simone Weil, *La condition ouvrière*, Éditions Gallimard, Paris, 1951.

constate : « Et les revendications, que faut-il en penser ? Il faut noter d'abord un fait bien compréhensible, mais très grave. Les ouvriers font la grève, mais laissent aux militants le soin d'étudier le détail des revendications. Le pli de la passivité contracté quotidiennement pendant des années et des années ne se perd pas en quelques jours, même quelques jours si beaux. [...] On se laisse, pour une fois, bercer par ces douces pensées, on n'y regarde pas de plus près. »¹⁸

Elle était sans illusion sur l'avenir du mouvement ouvrier, ce qui l'a peut-être incitée à se consoler avec le christianisme : « C'est aussi là le ressort psychologique des occupations d'usines en juin 1936. Pendant quelques jours, ils ont éprouvé une joie pure, sans mélange, à être chez eux dans ces mêmes lieux ; une joie d'enfant qui ne veut pas penser au lendemain. Personne ne pouvait raisonnablement croire que le lendemain serait bon. »¹⁹

Simone Weil s'en prend aux partis ouvriers et aux syndicats : « Syndicats : exiger, non pas plus d'argent, mais des *mobiles* autres (*mais ils sont incapables...*) ».²⁰

Le constat fait à l'époque, en 1934, est vrai : « Toutes les fois que les opprimés ont voulu constituer des groupements capables d'exercer une influence réelle, ces groupements, qu'ils aient eu nom partis ou syndicats, ont intégralement reproduit dans leur sein toutes les tares du régime qu'ils prétendaient réformer ou abattre, à savoir l'organisation bureaucratique, le renversement du rapport entre les moyens et les fins, le mépris de l'individu, la séparation entre la pensée et l'action, le caractère machinal de la pensée elle-même, l'utilisation de l'abêtissement et du mensonge comme moyens de propagande, et ainsi de suite ».²¹

On peut d'ailleurs étendre ce jugement à la plupart des associations actuelles avec plus ou moins d'exactitude.

Socialisme et État ouvrier

On en vient au socialisme, à la dictature du prolétariat préconisée par Marx et que Lénine a tenté de réaliser. Il ne s'agissait pas d'un « régime dictatorial » comme on l'entend d'habitude. La démocratie bourgeoise, autrement dit la dictature de la bourgeoisie – notre régime actuel –, serait remplacée par la démocratie prolétarienne, c'est-à-dire la dictature du prolétariat, ce qui constituerait un progrès. « Or, du vivant même de Lénine, les exigences de la lutte et de l'administration ont très vite donné naissance à un appareil d'État distinct et permanent, comprenant bureaucratie, armée et police. Depuis la mort de Lénine, le fossé qui sépare cet appareil de la population travailleuse, et notamment du prolétariat, s'est formidablement élargi. L'oppression exercée par cet appareil sur les ouvriers devient de plus en plus étouffante. [...] En U.R.S.S., il est clair que ce n'est pas le prolétariat qui domine ; l'État n'est donc pas ouvrier. »²²

Le jugement est probablement trop hâtif. La période d'après la révolution a vu se dérouler un combat entre révolutionnaires et bureaucrates, qui ne peut être schématisé en mettant en avant la victoire des bureaucrates. Il y a eu de nombreuses initiatives en Union soviétique qui mériteraient d'être connues²³. Néanmoins, l'Union soviétique est devenue assez rapidement un État bureaucratique, un capitalisme d'État.

Les nationalisations

Simone Weil en revient chaque fois à l'organisation du travail, aux machines, elle critique « les nationalisations » qui ne changent rien à l'esclavage : « À quoi sert-il aux ouvriers d'obtenir à force de lutte une augmentation des salaires et un adoucissement de la discipline, si pendant ce temps les ingénieurs de quelques bureaux d'études inventent, sans aucune mauvaise intention, des machines qui épuisent leur corps et leur âme ou aggravent les difficultés économiques ? À quoi leur servirait la nationalisation partielle ou totale de l'économie, si l'esprit de ces bureaux d'études n'a pas changé ? Et jusqu'ici, autant qu'on sache, il n'a pas changé là où il y a eu nationalisation. Même la propagande soviétique n'a jamais prétendu que la

¹⁸ La condition ouvrière, op.cit.

¹⁹ L'enracinement, op. cit.

²⁰ Écrits de Londres, op. cit.

²¹ Oppression et liberté, op. cit.

²² Oppression et liberté, op. cit.

²³ Voir, par exemple, les ouvrages de Makarenko, les poèmes de Maïakovski, « Quelques initiatives ouvrières en Union soviétique de 1917 à 1950 (Le stakhanovisme vu sous un angle surprenant) <http://lmn-alter.domainepublic.net/IMG/pdf/Stakhanovisme.pdf>.

Russie ait trouvé un type radicalement nouveau de machine, digne d'être employé par un prolétariat dictateur. »²⁴

Forces productives et décroissance

Dans « Le Capital », Marx a avancé sa théorie des forces productives (que sont les bâtiments industriels, les machines, les moyens de transport...) : « Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe se brise en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont à leur tour expropriés. »

Simone Weil prend Marx au pied de la lettre en rejoignant ainsi – précocement – le camp des objecteurs de croissance : « Enfin pourquoi pose-t-il sans démonstration, et comme une vérité évidente, que les forces productives sont susceptibles d'un développement illimité ? [...] On peut trouver de nouveaux gisements ; mais la recherche, l'installation d'exploitations nouvelles dont certaines sans doute échoueront, tout cela sera coûteux ; au reste nous ne savons pas combien il existe en général de gisements inconnus, et de toute manière la quantité n'en sera pas illimitée. On peut aussi, et on devra sans doute un jour, trouver des sources d'énergie nouvelles ; seulement rien ne garantit que l'utilisation en exigera moins de travail que l'utilisation de la houille ou des huiles lourdes ; le contraire est également possible. Il peut même arriver à la rigueur que l'utilisation d'une source d'énergie naturelle coûte un travail supérieur aux efforts humains que l'on cherche à remplacer. [...]

[Jamais] aucune technique ne dispensera les hommes de renouveler et d'adapter continuellement, à la sueur de leur front, l'outillage dont ils se servent. Dans ces conditions il est facile de concevoir qu'un certain degré d'automatisme puisse être plus coûteux en efforts humains qu'un degré moins élevé. [...] Au reste les machines automatiques ne sont avantageuses qu'autant que l'on s'en sert pour produire en série et en quantités massives ; leur fonctionnement est donc lié au désordre et au gaspillage qu'entraîne une centralisation économique exagérée ; d'autre part elles créent la tentation de produire beaucoup plus qu'il n'est nécessaire pour satisfaire les besoins réels, ce qui amène à dépenser sans profit des trésors de force humaine et de matières premières. »²⁵

Marx ne s'est pas prononcé sur les limites de la croissance, il a seulement indiqué la contradiction qui, selon lui, mettrait à bas le capitalisme. L'analyse de Simone Weil n'en est pas moins intéressante à plus d'un titre.

Amélioration du sort des ouvriers et « progrès »

Elle est ainsi amenée à saisir l'hypothèse d'une amélioration du sort des ouvriers et à en tirer certaines des conséquences : « Imaginons à présent la semaine de trente heures établie dans toutes les usines d'automobiles du monde, ainsi qu'une cadence du travail moins rapide. Quelles catastrophes en résultera-t-il ? Pas un enfant n'aura moins de lait, pas une famille n'aura plus froid, et même, vraisemblablement, pas un patron d'usine d'automobiles n'aura une vie moins large. Les villes deviendront moins bruyantes, les routes retrouveront quelquefois le bienfait du silence. À vrai dire, dans de telles conditions, beaucoup de gens seraient privés du plaisir de voir défiler les paysages à une cadence de cent kilomètres à l'heure ; en revanche, des milliers, des milliers et des milliers d'ouvriers pourraient enfin respirer, jouir du soleil, se mouvoir au rythme de la respiration, faire d'autres gestes que ceux imposés par des ordres ; tous ces hommes, qui mourront, connaîtraient de la vie, avant de mourir, autre chose que la hâte vertigineuse et monotone des heures de travail, l'accablement des repos trop brefs, la misère insondable des jours de chômage et des années de vieillesse. Il est vrai que les statisticiens, en comptant les autos, trouveraient qu'on a reculé dans la voie du progrès. »²⁶

Changements autour du travail

Simone Weil défend l'idée d'une « spiritualité du travail » : « La forme contemporaine de la grandeur authentique, c'est une civilisation constituée par la spiritualité du travail. C'est une pensée qu'on peut lancer en avant sans risquer aucune désunion. Le mot de spiritualité n'implique aucune affiliation particulière. Les

²⁴ L'enracinement, op. cit.

²⁵ Oppression et liberté, op. cit.

²⁶ La condition ouvrière, op.cit.

communistes eux-mêmes, dans l'atmosphère actuelle, ne le repousseraient sans doute pas. Il serait facile d'ailleurs de trouver dans Marx des citations qui se ramènent toutes au reproche de manque de spiritualité adressé à la société capitaliste ; ce qui implique qu'il doit y en avoir dans la société nouvelle. »²⁷ Elle pense même pouvoir rallier les conservateurs !

Le travail humain au centre d'une nouvelle civilisation : « [Quelle] merveilleuse plénitude de vie ne pourrait-on pas attendre d'une civilisation où le travail serait assez transformé pour exercer pleinement toutes les facultés, pour constituer l'acte humain par excellence ? Il devrait alors se trouver au centre même de la culture. »²⁸

Simone Weil revient sur Marx, fort justement : « Pourtant, s'il y a une certitude qui apparaisse avec une force irrésistible dans les études de Marx, c'est qu'un changement dans le rapport des classes doit demeurer une pure illusion s'il n'est pas accompagné d'une transformation de la technique, transformation cristallisée dans des machines nouvelles ». ²⁹

Puis, elle se lance dans des montages qu'on peut qualifier d'utopiques. Le modèle préconisé par Simone Weil est attractif : « Bacon : "L'homme commande à la nature en lui obéissant". Cette formule si simple devrait constituer à elle seule la Bible de notre époque. Elle suffit pour définir le travail véritable, celui qui fait les hommes libres, et cela dans la mesure même où il est un acte de soumission consciente à la nécessité. [...] Les rapports sociaux seraient directement modelés sur l'organisation du travail ; les hommes se grouperaient en petites collectivités travailleuses, où la coopération serait la loi suprême, et où chacun pourrait clairement comprendre et contrôler le rapport des règles auxquelles sa vie serait soumise avec l'intérêt général. »³⁰

Elle détaille son modèle : « Les grandes usines seraient abolies. Une grande entreprise serait constituée par un atelier de montage relié à un grand nombre de petits ateliers, d'un ou de quelques ouvriers chacun, dispersés à travers la campagne. Ce seraient ces ouvriers, et non des spécialistes, qui iraient à tour de rôle, par périodes, travailler à l'atelier central de montage, et ces périodes devraient constituer des fêtes. Le travail n'y serait que d'une demi-journée, le reste devant être consacré aux liens de camaraderie, à l'épanouissement d'un patriotisme d'entreprise, à des conférences techniques pour faire saisir à chaque ouvrier la fonction exacte des pièces qu'il produit et les difficultés surmontées par le travail des autres, à des conférences géographiques pour leur apprendre où vont les produits qu'ils aident à fabriquer, quels êtres humains en font usage, dans quelle espèce de milieu, de vie quotidienne, d'atmosphère humaine ces produits tiennent une place, et quelle place. À cela s'ajouterait de la culture générale. Une université ouvrière serait voisine de chaque atelier central de montage. Elle aurait des liens étroits avec la direction de l'entreprise, mais n'en serait pas la propriété.

Les machines n'appartiendraient pas à l'entreprise. Elles appartiendraient aux minuscules ateliers dispersés partout, et ceux-ci à leur tour seraient soit individuellement, soit collectivement la propriété des ouvriers. Chaque ouvrier posséderait en plus une maison et un peu de terre. »³¹

Très logiquement, elle tient compte du rapport de forces : « [Si] la recherche de ressources nouvelles est fructueuse, de nouvelles formes de vie sociale surgissent et un changement de régime se prépare lentement et comme souterrainement. Souterrainement, car ces formes nouvelles ne peuvent se développer que pour autant qu'elles sont compatibles avec l'ordre établi et qu'elles ne présentent, tout au moins en apparence, aucun danger pour les pouvoirs constitués ; sans quoi rien ne pourrait empêcher ces pouvoirs de les anéantir, aussi longtemps qu'ils sont les plus forts. Pour que les nouvelles formes sociales l'emportent sur les anciennes, il faut qu'au préalable ce développement continu les ait amenées à jouer effectivement un rôle

²⁷ L'enracinement, op.cit.

²⁸ Oppression et liberté, op. cit.

²⁹ L'enracinement, op. cit.

³⁰ Oppression et liberté, op. cit.

³¹ L'enracinement, op. cit.

plus important dans le fonctionnement de l'organisme social, autrement dit qu'elles aient suscité des forces supérieures à celles dont disposent les pouvoirs officiels. »³²

Simone Weil ne résout cependant pas la contradiction qu'elle a relevée chez Marx : qui seront les acteurs du changement, si les ouvriers-esclaves ne peuvent pas l'être ? Elle a espéré un temps que les ouvriers qualifiés joueraient ce rôle, mais devant leur disparition, elle a abandonné l'idée³³.

Elle défend une troisième voie : « En tout cas, un tel mode de vie sociale ne serait ni capitaliste ni socialiste. Il abolirait la condition prolétarienne, au lieu que ce qu'on nomme socialisme a tendance, en fait, à y précipiter tous les hommes. »³⁴

Contrairement à ce qu'affirme Simone Weil, le socialisme implique la disparition de l'esclavage, l'abolition de la condition prolétarienne ; en ce sens, le modèle de Simone Weil rejoint le socialisme. Pour le reste, ce sont des suggestions à retenir, fort en avance sur son époque – et sur la nôtre.

Partie 3 Simone Weil et la question coloniale

Simone Weil est extrêmement virulente dans la question coloniale.

« J'accuse l'État français et les gouvernements successifs qui l'ont représenté jusqu'à ce jour, y compris les deux gouvernements de Front Populaire ; j'accuse les administrations d'Algérie, de Tunisie, du Maroc ; j'accuse le général Noguès, j'accuse une grande partie des colons et des fonctionnaires français de menées antifrançaises en Afrique du Nord. Tous ceux à qui il est arrivé de traiter un Arabe avec mépris ; ceux qui font verser le sang arabe par la police ; ceux qui ont opéré et opèrent l'expropriation progressive des cultivateurs indigènes ; ceux qui, colons, industriels, traitent leurs ouvriers comme des bêtes de somme ; ceux qui, fonctionnaires, acceptent, réclament qu'on leur verse pour le même travail un tiers de plus qu'à leurs collègues arabes ; voilà quels sont ceux qui sèment en territoire africain la haine de la France.

Il y a sept ans de cela. Je n'eus pas de peine, peu de temps après, à me convaincre que l'Indochine n'avait pas le privilège de la souffrance parmi les colonies françaises. Depuis ce jour, j'ai honte de mon pays. »³⁵

Elle rappelle son anticolonialisme avec constance :

« Ignorez-vous qu'on a massacré à la mitrailleuse des paysans qui sont venus sans armes dire qu'ils ne pouvaient pas payer les impôts ? A-t-on jamais même osé démentir les atrocités commises après les troubles de Yen-Bay ? On a détruit des villages avec des avions ; on a lâché la Légion sur le Tonkin pour y tuer au hasard ; des jeunes gens employés dans les prisons y ont entendu à longueur de journée les cris des malheureux torturés. Il y aurait malheureusement bien plus encore à raconter. »

« Je n'ignore pas que cette lettre me met sous le coup du décret du 24 mai 1938, prévoyant des peines de un à cinq ans de prison. Je n'ai pas d'inquiétude à cet égard ; mais quand j'aurais lieu d'en avoir que m'importe ? La prison perpétuelle ne me ferait pas plus de mal que l'impossibilité où je suis, à cause des calomnies, de penser que la cause de la France est juste. »³⁶

« On ne peut pas dire que le *statu quo* soit une réponse aux problèmes de l'Empire français. Et il y a une autre chose encore qu'on ne peut ni dire ni penser. C'est que ce problème concerne seulement le peuple français. Ce serait exactement aussi légitime que la prétention analogue de Hitler sur l'Europe centrale. Ce problème concerne, en dehors du peuple français, le monde entier, et avant tout les populations sujettes.

Ce mal que l'Allemagne a vainement essayé de nous faire, nous l'avons fait à d'autres. Par notre faute, de petits Polynésiens récitent à l'école : "Nos ancêtres les Gaulois avaient les cheveux blonds, les yeux bleus..." »³⁷

³² Oppression et liberté, op. cit.

³³ Voir diverses hypothèses et propositions dans « M. Nejszaten, Le Parti du Travail de Belgique sans façade, asbl Vivre... S, Seraing, 2020 ».

³⁴ L'enracinement, op. cit.

³⁵ *Vigilance*, n° 63, 10 mars 1938, in *Écrits politiques*.

³⁶ Lettre à Jean Giraudoux, Fin 1939 ? 1940 ?, in *Écrits politiques*.

³⁷ À propos de la question coloniale dans ses rapports avec le destin du peuple français, 1943, in *Écrits politiques*, op. cit. Note de l'éditeur Gallimard : écrit à Londres pour les services de la *France Libre*.

En conclusion, Simone Weil se montre perspicace sur plusieurs aspects, que ce soit sur le nazisme, la condition ouvrière ou le colonialisme. C'est surtout dans le débat sur la condition ouvrière qu'elle a fait œuvre d'originalité pendant un certain temps. Pour tout cela, elle a notre respect.

Michel Nejszaten